

2ème prix

Cou fourré par Alice Lauret

Mon bureau est au rez-de-chaussée. Sur la table, un ordinateur et ce qui va avec de fils et de touches. Je passe ma journée sur un siège rouge à rouler du bureau au comptoir. Derrière moi, contre le mur, une étagère et une chaise pliante pour personne, juste pour mon sac. J'ai aussi un téléphone qui n'arrête jamais de sonner et deux cartes postales bleu-lagon qui me rappellent essentiellement le bureau depuis plusieurs années. Des stylos classés par couleurs. Derrière moi aussi, mes sept heures de travail de la journée. Je ferme mon manteau sur ce quelque chose de désagréable coincé au fond de la gorge. 17h24.

Un gros chat qui végète dans mon pharynx, qui languit tout près de mes amygdales. Environ une demi-heure pour rejoindre la gare de Paris Montparnasse et seulement quelques minutes dans l'air libre avant de me réfugier dans les couloirs du métro. Paris est grise de la tête au pied. Chaussée grise, façades grises, Seine grise, jusqu'au couvercle épais que ce vent polaire a placé là. Paris est comme souvent, et pourtant... c'est sans doute ce vent glacé qui a tué les feuilles et qui remue les cadavres séchés sur la voie qui fait que je me presse autant, à contre courant d'air. 17h30.

Ou bien c'est ce gars qui tire sur sa cigarette et dont la démarche aurait peut-être pu passer pour normale si elle n'était pas assortie de cette coupe de cheveu au carré et de ce manteau anormalement ample qui tire entre le marron et le vert, d'un style écossais – bien qu'on puisse difficilement parler de style à ce propos. Quand il me demande où acheter un billet, je me presse dans l'escalier de la station. Je passe les tourniquets comme si j'étais en retard. Alors que je suis la seule à m'attendre. A tout hasard, comme toutes les deux minutes, je tousse, un peu plus fort encore, je tousse... Le tout c'est de ne plus y penser. 17h42.

Les gens parlent autour de moi exactement comme si j'étais allée voir ailleurs, comme si je n'étais pas sur la même ligne six. « *Ca va peut-être couper* » « *...une fille consciencieuse et tout...* » « *...un bon morceau de viande bien saignant dans un petit...* » « *Haha...* ». « *Allô tu m'entends ? Merde ça a coupé* ». « *Pour ne pas tenter les pickpockets, pensez à bien fermer vos sacs* ». « *Ca n'a encore jamais tué personne...* » « *Haha...* ». Le moteur, les portes qui s'ouvrent et se ferment à chaque station, la voix automatique et ces conversations comme un seul fond sonore. Cambronne. Brouhaha. Sèvres Lecourbe. Brouhaha. Pasteur. Brouhaha. Montparnasse. La course. 17h58.

Quelques pas dans la gare de Paris Montparnasse en direction des trains de banlieue. Je me dirige vers les petits écrans, ceux qui indiquent les stations des habitués, celles vers lesquelles on se rend sans valises, juste avec notre journée lourde à porter. Dans la gare, il y a encore ce courant d'air et la foule des heures de pointe. Le panneau d'affichage est à quelques bousculades plus loin. Avaler les odeurs, mordre du regard, gober leurs paroles. A nouveau je suis prise à la gorge. 18h06.

Les trains arrivent ou partent avec cette odeur de métal chaud et cette longue sonnerie. Quelques pas le long du train d'élection. Celui qui est posté au quai numéro vingt-trois et qui devrait m'arrêter dans vingt-deux minutes, sept arrêts, autant de sonneries. A devoir sans cesse me frayer un chemin

entre les voyageurs, j'ai chaque jour le sentiment de ne rencontrer que des gens qui marchent dans la direction inverse de la mienne, avec des valises plus grosses que le passage. 18h08.

La foule quitte pourtant la gare avec moi. Ma boule est encore là, elle aussi. Quelques pas sur le sol plastique du train en petits rectangles marron pour trouver une place. C'est la sonnerie du départ. La fermeture des portes. Le train démarre dans quelques crissements, se remue dans une multitude de petits bruits de ferrailles. Et un bruit plus grave. Celui avec lequel il se tire vers l'avant pour un trajet supplémentaire. 18h10.

J'ai trouvé une place assise pour attendre l'arrivée et reprendre mon livre à la page douze mais il m'est difficile de me concentrer sur autre chose que la distance à parcourir et la chaleur moite de ces proximités. Il est de ces trajets qui se déroulent seulement dans l'expectative de l'arrivée. Je promène mon regard entre la page douze et la nuit naissante. Difficile de se réjouir d'être arrivée dans cet endroit où le vent ne s'engouffre tellement plus qu'il a des difficultés à renouveler cette atmosphère de trop plein. Un nouveau trajet à regarder sans surprise les bords de la ligne qui va vers Plaisir. 18h11.

Vingt deux minutes, à traverser le tunnel de la banlieue parisienne. Les lumières renseignent des longueurs. D'abord les cuisines des immeubles HLM. Ouverture des portes. Fermeture des portes. Ensuite, le périphérique. Ouverture des portes. Fermeture des portes. Ensuite les faubourgs. Ouverture des portes. Fermeture des portes. Ensuite la Tour Eiffel en figurine. Ouverture des portes. Fermeture des portes. Ensuite les faubourgs. Ouverture des portes. Fermeture des portes. Ensuite les faubourgs entrecoupés de forêt. Ouverture des portes. Fermeture des portes. Ensuite la forêt. Ouverture des portes. 18h34.

J'avance encore sur les rails de mes habitudes. Les mêmes chemins de faire. D'abord tout droit. Je traverse la route. A gauche en diagonale. Je descends quelques marches. Et encore quelques gauches. Quelques droites. Le long de mes pas, il y a des soutiens gorges en vitrine, une agence immobilière qui n'en finit pas de louer des deux pièces, quelques volets qui grincent et le parc du HLM avant de traverser la départementale. J'ai la gorge serrée, je serre mon sac. 18h46.

Une fois passée la RD10, cinquante six fois la même maison classique, alignées en rangées de huit sur un carré d'un hectare. Cinquante six jardins, cinquante six garages, deux fois plus de voitures en moyenne et un fil d'eau dont la présence et l'odeur expliquent chacune le nom donné à mon quartier : la ZAC du Fossé-Pâté. Ma maison est rive droite de cette petite cité de banlieue pittoresque pour jeunes ménages traditionnels. Les émanations de rat crevé portées par ce vent sec et froid flottent entre les maisons ordinaires. 18h59.

La ZAC du Fossé-Pâté. Ma maison, ma clôture, mon angoisse, mon jardin, mon porche, mes géraniums, ma porte, mon tapis, mon placard, mes chaussons, ma cuisine, mon jus d'orange, mes rideaux, mon angoisse, mon séjour, mon téléphone, mon fauteuil, ma télévision, mon angoisse, mon cachet, mon émission, mon balai, mon quotidien, mon horloge. 19h11.

Cette chose qui me tend de l'intérieur. Ca fait comme une grosse touffe de cheveux coincé dans mon gosier. Comme si tout ce que j'avale reste là. Toute la journée. Il faudrait... Tout ce que je mange reste là, et c'est comme si... comme si quand je respire, quand je parle, c'est obstrué, ça ne passe pas. La thyroïde fainéante, ça me fait une belle jambe. Moi ce que je voudrais c'est faire... c'est prendre un couteau, me faire un gros trou et que tout dégouline, comme lorsque François vidait le siphon et que ça jaillissait dans le seau. 19h32.

Le balai est passé, il est l'heure de regarder les informations. La télévision m'apaise. Je regarde un quelque chose qui est fait pour ça. Quand la télévision est allumée, je fais comme tout le monde, il n'y a pas d'autres possibilités. J'arrive presque à oublier. Mais malgré ça, il y a ce quelque chose qui ne passe pas. Une sensation. Les nouvelles ne sont pas meilleures que les autres soirs de la semaine. La planète est surpeuplée et ça cause des soucis à d'autres, pas seulement à moi. C'est la queue dans la vie. Au micro onde, il y a le poulet qui commence à bouillir. Mais, ce n'est pas dans la cuisine que j'entends un bruit. 20h06.

Un quelque chose, une présence. Je prends le couteau. Celui là, il n'est pas rangé avec les autres. C'est un couteau un peu spécial, c'est mon couteau. Il n'a pas un manche si différent des autres couteaux. C'est plutôt la lame. Je ne sais pas, sa courbure, sa taille. Toute la journée, les gens, ils me préoccupent. Au bureau, les appels, ça sonne, ça sonne... ça entre, ça sort. Et puis le soir, se frayer un chemin dans le trop plein. Trouver sa place. Mais là, ce n'est pas pour moi que je prends le couteau. Ce n'est pas pour ma gorge. 20h52.

Dehors, la nuit n'inquiète pas le vent qui siffle toujours dans le lit du Fossé-Pâté. Mais ça n'est pas non plus le courant d'air que j'entends. La porte est bien fermée. Une présence. Je monte doucement les marches du pavillon. Ma chambre est comme je la laisse chaque matin et fidèle à comme je la retrouve chaque soir. Mon lit est fait. Les coussins en place. Dans le placard, il n'y a que des robes, des manteaux et quelques pantalons. Peut-être une ou deux tuniques. Sous le lit, trois ou quatre moutons de poussière, signe de ma négligence mais pas de ce quelque chose que je pressens. 20h59.

Dans la salle de bain, je manque d'air. J'ouvre un peu le velux. Je ne discerne que la cime des arbres qui gigote sur un fond de ciel chargé, rougi par les lumières de la ville. Mobilier propre. Une petite odeur de javel. Une douche, un lavabo, deux shampoings, un gel douche, une savonnette, un néon, une serviette, un gant de toilette, un sèche cheveu. Rien de suffisant pour... J'ai chaud dedans, j'ai froid dehors. Je mijote dedans, je frissonne dehors. 21h03.

J'allume la lumière de la chambre d'amis. Un sursaut. Une femme, quarante sept ans. La peau lisse comme du plastique massif. D'une teinte entre le marron et le rouge. Un mauvais fond, un mauvais fond de teint. Les lèvres marquées d'un trait de crayon, les yeux encore entourés de noir. Droite. Raide. Le regard fixe. Les cheveux noirs courts, tirés, plaqués. Chemisier beige, pantalon noir un peu serré, inconfortable, un couteau tranchant, serré au creux de sa main droite, prête à bondir. Elle a lâché le couteau en même temps que moi. Moi dans le miroir. La maison est vide. J'ai peur.

« Allô François ? Ecoute d'accord, si tu reviens, je vais consulter. Reviens, je vais consulter. J'ai peur sans toi. J'ai moins peur des gens que de la solitude. » Je prends un dernier cachet. 21h19.